gradués. (De Gérando.) *Pour un grand nombre d'individus, il n'y a guère d'autre* ÉDUCATION *que l'*ÉDUCATION *maternelle.* (De Gérando.) *L'Etat, qui semble prendre au sérieux l'*ÉDUCATION *de la population virile, fait bien peu de chose pour celle des femmes.* (Guéroult.) *C'est à l'*ÉDUCATION *des femmes qu'il faut s'appliquer surtout, car chaque mère est une école.* (Michelet.) *Combien l'*ÉDUCATION *dure-t-elle? Juste autant que la vie.* (Michelet.) *Je crois à la nécessité de deux* ÉDUCATIONS, *celle de la famille et celle de la patrie.* (Michelet.) *Quiconque entreprend une* ÉDUCATION *doit commencer par achever la sienne.* (E. Souvestre.) *La base la plus inébranlable de l'ordre social est l'*ÉDUCATION *morale de la jeunesse.* (Guizot.) *La musique donne à l'âme une véritable culture intérieure et fait partie de l'*ÉDUCATION *du peuple.* (Guizot.) *Le bonheur des peuples et la tranquillité des Etats dépendent de la bonne* ÉDUCATION *de la jeunesse.* (J.-L. Mabire.) *L'*ÉDUCATION *de l'homme commence au berceau.* (Esquirol.) *L'*ÉDUCATION *consiste moins dans ce qu'on apprend que dans les bonnes habitudes de l'esprit, du cœur et des actes de la vie.* (Esquirol.) *L'*ÉDUCATION *est de tous les âges; elle commence et elle finit avec nous.* (St-Marc Gir.) *L'*ÉDUCATION *n'est qu'une préparation à la vie; elle ouvre l'esprit, elle ne le remplit pas.* (E. Laboulaye.) *Il y a dans la tâche de l'*ÉDUCATION *des moments où le désintéressement, ce premier de nos devoirs, est prêt à nous manquer.* (Mme Guizot.) *Vivre sans rien faire est aujourd'hui le signe de l'infériorité de capacité et d'*ÉDUCATION. (Mme Guizot.) *Les préceptes de l'*ÉDUCATION *m'ont toujours paru la chose du monde la plus incertaine; l'application des principes varie si souvent, les règles sont sujettes à tant d'exceptions, qu'un traité de ce genre ne saurait être trop court, parce qu'on ne peut le faire assez long ni le composer d'idées assez générales pour qu'il soit susceptible de s'adapter à toutes les idées particulières.* (Mme Guizot.) *Dans l'*ÉDUCATION, *il s'agit moins de faire faire le bien que d'apprendre à le vouloir et à le faire.* (Mme de Rémusat.) *L'objet de l'*ÉDUCATION *n'est pas de faire des machines, mais des personnes.* (P. Janet.) *Si j'étais maître d'établir les usages, je donnerais la même* ÉDUCATION *aux jeunes filles qu'aux jeunes garçons.* (H. Beyle.) *L'*ÉDUCATION *des femmes est la chose du monde la mieux calculée pour éloigner le bonheur.* (H. Beyle.) *Je crois, avec Leibnitz, que celui-là qui est le maître de l'*ÉDUCATION *peut changer la face du monde.* (E. de Gir.) *Nos qualités nous viennent de la nature, mais nos vertus sont le fruit de notre* ÉDUCATION. (Mme E. de Gir.) *L'*ÉDUCATION *de certains couvents est aussi mondaine que l'*ÉDUCATION *de certains colléges.* (Ventura.) *Le but de l'*ÉDUCATION *devrait être de nous apprendre à nous contenter de peu.* (J. Droz.) *Cette première* ÉDUCATION, *donnée par une mère tendre et vertueuse, a toujours autant d'influence sur notre avenir que les qualités naturelles les plus précieuses.* (Napol. III.) *L'*ÉDUCATION *demande une bonté que rien n'irrite, que rien ne lasse.* (Le P. Félix.) *C'est par l'*ÉDUCATION *de la femme que doit préluder toute politique d'avenir.* (Vacherot.) *C'est l'*ÉDUCATION *qui fait de l'enfant un homme et un citoyen.* (Vacherot.) *L'œuvre que la théologie dispute avec acharnement à la raison, c'est la partie morale de l'*ÉDUCATION. (Vacherot.) *Une* ÉDUCATION *forte donne à l'intelligence un développement heureux, à l'âme une noble énergie.* (Mme Laya.) *Tous les philosophes regardent avec raison l'*ÉDUCATION *comme une seconde existence donnée à l'homme.* (E. Sue.) *L'instruction alimente l'esprit, l'*ÉDUCATION *nourrit l'âme.* (Cormen.) *L'*ÉDUCATION *fait les honnêtes gens et les bons citoyens.* (Cormen.) *Toute bonne* ÉDUCATION *procède de l'amour.* (L. Jourdan.) *Il faut réformer l'homme par l'*ÉDUCATION, *et l'*ÉDUCATION *par la famille.* (J. Sim.) *C'est un commencement d'*ÉDUCATION *qui montre la nécessité d'une* ÉDUCATION *plus complète.* (J. Sim.) *L'*ÉDUCATION *est une opération par laquelle un esprit forme un esprit et un cœur forme un cœur.* (J. Sim.) *L'idéal, à mes yeux, d'une bonne* ÉDUCATION *de l'intelligence et d'une forte préparation à la vie professionnelle serait qu'on pût se rendre universel au profit d'une spécialité.* (Duruy.) *C'est l'*ÉDUCATION *qui fait les mœurs domestiques, inspire les vertus sociales, prépare des miracles inespérés de progrès intellectuel, moral, religieux; c'est l'*ÉDUCATION *qui fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence et, au besoin, les relève de leur chute.* (Dupanloup.)

La fortune se perd dans un jour de folie;
Mais l'*éducation* reste toute la vie.
RIBOUTÉ.

Les premières leçons peuvent tout sur les hommes,
Et l'*éducation* nous fait ce que nous sommes.
ARMAGE.

— Méthode particulière employée à former et à instruire la jeunesse : *L'*ÉDUCATION *publique est incapable de former une femme complète.* (Mme Monmarson.) *Là où il n'y a point d'*ÉDUCATION *nationale, il n'y a point de législation durable.* (B. de St-P.). *L'*ÉDUCATION *publique est un devoir des gouvernements envers les peuples.* (Mme de Staël.) *L'*ÉDUCATION *particulière rétrécit l'esprit.* (De Bonald.) *Quand la première* ÉDUCATION *politique manque à un peuple, cette* ÉDUCATION *ne peut être que l'ouvrage des années.* (Chateaub.) *Les* ÉDUCATIONS *de collège ne font jamais de bons ouvriers.* (Biot.) *L'*ÉDUCATION *catholique ne fait pas des hommes libres.* (Vacherot.) *La meilleure* ÉDUCATION *politique est celle qui se fait par la pratique.* (Vacherot.)

— Ensemble des moyens et des causes qui développent chez certaines collections d'individus l'instruction, les opinions, les sentiments : *Le genre humain compte par siècles les diverses périodes de son* ÉDUCATION. (E. Quinet.) *La véritable* ÉDUCATION *d'un pays de discussion libre, c'est le spectacle permanent de sa politique.* (E. Quinet.) *Dans un Etat dont l'*ÉDUCATION *est faite, la presse ne fait pas l'opinion, elle fait qu'il y en a une.* (Thiers.) *L'*ÉDUCATION *du genre humain est une* ÉDUCATION *mutuelle.* (Ch. Lemonnier.) *Si nous voulons que nos institutions s'affermissent, n'épargnons rien pour faire l'*ÉDUCATION *constitutionnelle de notre pays.* (E. de Gir.)

— Connaissance et pratique des usages polis de la société : *C'est un homme sans* ÉDUCATION, *qui n'a pas la moindre* ÉDUCATION. *La noblesse sans* ÉDUCATION *et sans politesse ne saurait plaire.* (Vauven.) *Le défaut d'*ÉDUCATION *se reconnaît à l'oubli des convenances.* (Mabire.) *L'homme sans* ÉDUCATION *prend toujours la politesse pour de la peur.* (A. d'Houdetot.) *Il n'y a rien à gagner que des coups avec les gens grossiers et sans* ÉDUCATION. (Boitard.) *Les gens de tous les pays qui se piquent de bonne* ÉDUCATION *parlent français.* (A. Karr.)

— Par ext. Initiation, action de former, de dresser à certaines habitudes bonnes ou mauvaises : *C'est un pauvre buveur, mais ses amis se chargeront de son* ÉDUCATION.

— Par anal. Action de dresser certains animaux, de les former à certains exercices : *L'*ÉDUCATION *d'un cheval, d'un chien, d'un faucon.* ‖ Soins que les animaux donnent à leurs petits : *Pendant tout le temps de l'incubation et même celui de l'*ÉDUCATION, *les sclitaires ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde.* (Buff.)

— Fig. Développement progressif, action de former, d'habituer : *L'homme est obligé de faire lui-même l'*ÉDUCATION *de ses sens.* (Ballanche.) *Le malheur fait l'*ÉDUCATION *de l'intelligence.* (V. Hugo.)

— *Première éducation*, Soins et enseignements que l'on donne aux jeunes enfants : *La* PREMIÈRE ÉDUCATION *est celle qui importe le plus, et cette* PREMIÈRE ÉDUCATION *appartient incontestablement aux femmes.* (J.-J. Rouss.)

— *Maison d'éducation*, Maison, établissement où l'on instruit des jeunes gens : *Tenir une* MAISON D'ÉDUCATION *pour les jeunes demoiselles.*

— Econ. rur. Soins que l'on prend de certains animaux; art de les multiplier, de les élever et d'en tirer le plus grand profit possible : *L'*ÉDUCATION *des abeilles, des vers à soie. L'*ÉDUCATION *des troupeaux.*

— Hortic. Art ou action de faire naître et de faire croître certains végétaux utiles : *L'*ÉDUCATION *du mûrier.*

— **Encycl.** Polit. et mor. Au point de vue le plus général, l'*éducation* est la culture physique, intellectuelle et morale de tous les êtres susceptibles de développement et d'amélioration. Ainsi que l'indique le sens même de l'expression latine *educare*, il ne s'agit pas de créer, mais de faire sortir, de mettre en lumière, en évidence, en action les propriétés ou les facultés contenues en germe dans un sujet donné. Or, comme dans la nature il n'est pas un seul être vivant, homme, animal ou plante, qui ne se prête plus ou moins aux modifications et au perfectionnement, on peut dire de l'*éducation* qu'elle est universelle. « Nourriture vaut mieux que nature, » dit un adage déjà vieux et toujours juste. La nature, en effet, ne livre à notre industrie que des matières premières grossières et informes; à nous de les mettre en œuvre et de diriger vers l'idéal de la perfection tous les êtres que peut atteindre notre puissance. La culture des végétaux est une véritable *éducation*. Le pouvoir de l'*éducation* se fait sentir sur les animaux mieux encore que sur les plantes. Par l'action intime et permanente qu'il exerce sur lui-même, l'homme enfin se transforme d'âge en âge, et bien téméraire qui assignerait des limites à sa puissance de perfectibilité. La nature, en résumé, n'a créé que des sauvages; mais les hommes, qui les a faits? L'*éducation*.

Pour traiter avec méthode et clarté un sujet aussi vaste, nous devons d'abord le circonscrire dans ses justes limites. Les ouvrages publiés sur l'*éducation* se comptent par milliers; la vie entière d'un homme studieux ne suffirait pas à les lire tous. Nous renvoyons à des articles spéciaux l'analyse des traités les plus importants, de même que tout ce qui concerne l'instruction proprement dite ou les méthodes d'enseignement. Pour nous en tenir à des vues générales, nous nous bornerons à dire en quoi consiste l'*éducation*, vers quel but elle doit tendre, à qui en incombe le soin, quels ont été jusqu'ici les résultats obtenus et quelle est la tâche réservée à l'avenir.

Mais ce n'est pas sans raison que nous avons émis tout d'abord une proposition générale sur le rôle assigné à l'homme dans ses rapports avec la nature; car de l'opinion que l'on adopte sur l'origine et la fin des choses dépendent tout à la fois la direction de l'*éducation* et ses progrès. Si l'on ne voit dans l'univers que la manifestation d'une force toute-puissante, irrésistible, assignant à chaque être un destin inéluctable, on aboutit au fatalisme oriental, où toute *éducation* est parfaitement inutile. Si cette terre n'est qu'un lieu de passage maudit par le Créateur lui-même, si cette vie n'est qu'un rapide temps d'épreuve que l'homme traverse à la hâte pour aspirer à d'autres destinées, il est clair que l'*éducation* sera dirigée en vue d'une existence ultra-mondaine, et que l'anachorète, dans les ronces d'un désert, aura atteint le sommet de la perfection. Mais — et cette opinion est la nôtre — si l'homme n'a d'autre but à poursuivre que le perfectionnement de lui-même et de tout ce qui l'entoure, sous tous les rapports et indépendamment de toutes vues ultérieures, l'*éducation* alors se présente sous un aspect tout autre, plus varié et plus étendu. Ces trois systèmes ont eu et ont encore leurs sectateurs. Pour en apprécier la valeur, il suffirait presque d'en comparer les résultats tels que nous les présentent l'Asie fataliste, les pays catholiques et les contrées où règne la liberté. Dans les causes qui ont amené des différences aussi sensibles, il faut sans doute faire une large part aux climats, aux races, aux aptitudes et aux événements; mais la part la plus forte restera encore à la nature des institutions. Si l'on recherche consciencieusement les causes principales de la puissance et de la prospérité des peuples qui ont joué successivement le premier rôle sur la scène politique, on finit par découvrir que leur influence a moins dépendu des événements accidentels, des hasards de la guerre ou des combinaisons de la diplomatie, que de l'adoption de principes supérieurs à ceux qui régnaient auparavant. Dites-moi quelle est l'*éducation* que reçoit un peuple, et je vous dirai sa destinée.

Ce qui caractérise tout particulièrement l'*éducation* telle que nous l'entendons, c'est qu'elle est essentiellement progressive. Celle de l'antiquité n'eût pas plus convenu aux sociétés modernes que le lait d'une nourrice ne conviendrait à un adolescent. Les âges futurs en agrandiront encore le cercle, mais sans en déplacer le centre, qui repose sur cette vérité éternelle si bien formulée par Condorcet : « Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale et intellectuelle de l'humanité tout entière. » On ne les a pas toujours comprises ainsi. Les nations les plus avancées en civilisation ont passé par bien des phases avant d'arriver à l'état actuel. En jetant un coup d'œil sur le chemin parcouru, nous pourrons déplorer les fautes commises, mais la marche du progrès nous apparaîtra clairement; nous verrons la route s'aplanir de siècle en siècle sous les efforts des pionniers de l'humanité et s'éclairer aux lumières croissantes de la raison. En prenant l'homme à son point de départ et en voyant où il est déjà parvenu, nous reconnaîtrons que l'*éducation* a déjà fait des miracles, sans compter qu'elle en promet encore de plus éclatants aux générations à venir.

Qu'est-ce que l'homme à l'état primitif? ou plutôt qu'est-ce que la nature elle-même? Laissons de côté une fois pour toutes les fables de l'âge d'or, de l'Eden ou du paradis terrestre, qui, dans l'imagination des poëtes, exprimaient plutôt des aspirations que des souvenirs. La vérité, démontrée aujourd'hui de concert par toutes les sciences, c'est que, dans le lointain des âges et pendant des millions de siècles peut-être, la planète que nous habitons n'était pas appropriée à l'existence d'un seul être organisé. Les espèces inférieures apparaissent les premières, et il en reste encore assez pour témoigner du travail lent et incessant de la nature sur elle-même. Puis les organismes se perfectionnent et l'homme apparaît enfin, non point tel qu'on nous le représente sortant des mains de Dieu, pourvu de toutes les grâces et doué de tous les dons du génie, mais tel qu'on le trouve encore à l'état brut, au-dessous même de la brute, dans la Nouvelle-Zélande, aux îles Marquises et dans l'archipel de l'Océanie. Poëtes de l'âge d'or, rêveurs de la Genèse, allez voir les anthropophages : ils vous donneront une idée de cette sublime créature que n'a point encore visitée l'*éducation*. Mais nous, qui ne rêvons pas, nous comparons froidement à un Descartes, à un Newton, à un Leibnitz, cet affreux cannibale qui se repaît de la chair de ses semblables, et nous disons : « Voilà les effets de l'*éducation*. »

Du moment où l'homme a apparu sur la scène du monde, deux forces se sont trouvées en présence et s'y trouvent encore en lutte permanente : d'une part, la nature inconsciente, avec ses lois invariables, immuables, fatales, produisant tout ce qu'elle peut produire d'elle-même : dans l'ordre des végétaux, des plantes sauvages; dans le règne animal, des bêtes fauves; à un rang plus élevé enfin, ce chef-d'œuvre que les voyageurs modernes peuvent encore admirer dans les cavernes du Groenland ou dans les sables de la Polynésie; car, abandonnée à ses propres forces, la nature ne saurait s'élever plus haut; — d'autre part, l'homme lui-même, poussé par ses besoins et par son génie à réagir sur la nature par l'*éducation* universelle. De ces deux forces, l'une fatale et l'autre libre, la plus noble doit l'emporter à la longue, mais à condition de ne jamais suspendre son action. La nature, en effet, détruit autant qu'elle crée : c'est la force révolutionnaire par excellence, tandis que l'homme est essentiellement conservateur. Que la main de l'homme se lasse un seul jour, vous verrez les plus belles cultures envahies par les ronces et par les épines, les monuments s'écrouler, les routes disparaître, le lit des fleuves se combler, les embouchures s'ensabler et le globe redevenir un cloaque infect d'où les espèces supérieures et l'homme lui-même ne tarderont pas à disparaître. Vous comprendrez alors toute la puissance de l'*éducation*.

Nous avons dit que l'action de l'homme est universelle. Il n'est, en effet, sur terre aucun objet de quelque utilité qui ne porte l'empreinte de ses mains. Voyons-la, en passant, sur les végétaux. Que fournit la nature? Des germes doués de quelques propriétés latentes qui d'elles-mêmes ne se révéleront jamais. L'homme vient; l'observation longue et patiente des phénomènes de la végétation lui a fait connaître les conditions les plus avantageuses au développement de certaines plantes; son génie les transforme. De cette vigne sauvage dont la végétation luxuriante, échevelée, ne donne que de rares raisins, petits, secs et sans parfum, parce que la sève se perd dans les ramures, il sait, en l'émondant, tirer ces merveilleux produits qui font l'honneur de la Côte-d'Or et de la Gironde et l'envie du monde entier. La succulente pêche de Montreuil n'était à l'origine, comme on peut le voir encore en Perse, qu'un fruit dur, sec, chanvreux, dont les Romains se souciaient si peu qu'ils ne virent d'abord dans le pêcher qu'un arbre assez curieux. La cerise de Lucullus ne fut pas mieux goûtée et ne méritait pas plus d'éloges. L'abricot, originaire de Syrie, ne présentait qu'un péricarpe aussi dur à peu près qu'une amande. D'une foule de plantes sauvages l'homme a su tirer, par la culture, des racines tendres, des bulbes charnus, des tubercules farineux, des fruits sucrés, des graines oléagineuses ou féculentes, tout ce qui peut servir enfin à son alimentation et à mille autres usages. Il n'est pas jusqu'aux fleurs qu'il n'ait variées et perfectionnées par des croisements et par d'autres moyens pour l'ornement de ses jardins. Est-ce la nature qui a produit toutes ces merveilles? Non : c'est l'action de l'homme, si bien qualifiée par ce grand mot, qui est le plus beau de toutes les langues : *éducation*.

Avant d'arriver à l'homme, montons d'un degré seulement l'échelle des êtres. Jusqu'ici nous n'avons obtenu que des améliorations purement matérielles. Avec les animaux, nous allons voir poindre la première ébauche d'*éducation* morale. Quelque idée que l'on se fasse des animaux en général, on ne saurait refuser une certaine dose d'intelligence à ceux qui se rapprochent le plus de l'espèce humaine. N'y remarque-t-on pas des qualités, des défauts, des passions, des caractères analogues à ceux qu'on observe chez nous? Allons plus loin, ou plutôt soyons tout simplement juste et ayons le courage de notre pensée. Il ne nous est nullement prouvé que diverses espèces ne jouissent pas à quelque degré d'un certain libre arbitre, ni que toutes notions du bien et du mal leur soient absolument étrangères. S'il y a de la brute chez l'homme, et l'on ne saurait malheureusement le nier, il y a par contre de l'homme chez l'animal. Ne rencontre-t-on pas chaque jour des individus à face de mouton, de lièvre, de chat ou de renard? Les fables ingénieuses des anciens et des modernes procédaient de ces observations, qu'a si bien traduites dans ses charges pittoresques le crayon de Grandville. Ce n'est pas gratuitement que nous avons prêté aux bêtes nos instincts, nos passions et jusqu'à notre langage. L'analogie, en effet, est frappante. Pourquoi donc, lorsque nous les voyons accomplir des actes qui supposent plus de discernement que n'en montrent les crétins de notre espèce, hésiterions-nous à reconnaître que notre supériorité ne repose que sur des différences du plus au moins, et non sur des différences radicales? Ce que nous appelons chez nous affection, haine, confiance, jalousie, abnégation et dévouement, comment le qualifier chez le chien, par exemple, où les passions affectives se montrent à un degré incontestable et quelquefois éminent? Il n'est pas jusqu'au remords dont il ne soit susceptible. Le chien a parfaitement conscience de ses méfaits; de nombreux exemples l'attestent, et le remords ne va jamais qu'avec un peu de moralité.

Sur les végétaux, l'homme avait procédé par la greffe; sur les animaux, il agit par la domestication, sorte d'*éducation* morale qui réussit d'autant mieux que les instincts des animaux se rapprochent le plus des nôtres. L'attraction morale a ses lois comme l'attraction physique. L'ascendant de l'homme sur les races qui le touchent de plus près est proportionnelle à sa supériorité. Les sauvages ne possèdent pas d'animaux domestiques; entre les uns et les autres les différences ne sont pas assez tranchées pour que les premiers commandent et que les seconds obéissent. Pour attirer à la civilisation les peuplades de l'Océanie et du Pacifique, des navigateurs célèbres, Bougainville, Cook, Freycinet, Dumont-d'Urville, leur ont souvent laissé des moutons, des bœufs et des porcs, en leur enseignant la manière de les élever et de les entretenir. Peines perdues! A un second voyage, le bétail avait disparu et repris sa liberté; les sauvages n'avaient pas su le retenir. On ne communique que les qualités qu'on possède soi-même, et l'instinct de sociabilité se trouvait encore trop peu développé

chez les insulaires pour agir d'une manière efficace sur les animaux confiés à leurs soins. Les choses ont bien changé depuis Cook et Bougainville; c'est que l'*éducation* des hommes a fait des progrès et qu'elle commence à se faire sentir dans l'*éducation* des animaux.

On ne saurait imaginer ce qu'il a fallu à l'homme de temps, de soins éclairés et bienveillants, d'efforts soutenus enfin pour entraîner et retenir dans le tourbillon de sa vie des animaux gigantesques comme l'éléphant, agiles comme le cheval, vagabonds comme le chien, capricieux comme le chat, et tant d'autres. Comment s'y est-il pris? Par la force brutale? Non : la force peut dompter, mais non contenir à jamais. En échange d'une liberté illimitée dont les animaux ne savaient que faire, leur maître leur a offert l'appât du bien-être et l'amélioration de leur sort : voilà tout le secret. Il s'est emparé habilement de leurs instincts de sociabilité dont il trouvait le type en lui-même, et s'il n'est point parvenu à détruire les instincts carnassiers, féroces, perfides qui sommeillent dans quelques-unes de ces créatures inférieures, il a su du moins les détourner et les utiliser à son profit, pour ne pas dire au profit commun. Et que les gens à paradoxes ne crient pas à la dégradation! Pour s'être rapprochés de l'homme, les animaux familiers ne sont pas déchus : au contraire. L'éléphant privé n'a pas moins d'intelligence que l'éléphant sauvage. Le cheval arabe a presque autant de sagacité que son compagnon bipède; et, en dépit de la fable humoristique de La Fontaine, nous tenons le chien au cou pelé pour supérieur à son ancêtre le loup. Si ces braves animaux, nous allions dire ces braves gens, pouvaient s'exprimer dans un langage qui nous fût tout à fait intelligible, loin de se plaindre de l'état de domesticité auquel ils sont assujettis, ils nous remercieraient de les y avoir élevés. Que disons-nous! Ils comprennent si bien les bienfaits de l'*éducation* qu'ils se prêtent d'eux-mêmes à l'assujettissement de leurs semblables. Chacun sait que, dans l'Inde, les éléphants domestiqués deviennent les *compères* de l'homme dans sa chasse aux éléphants sauvages. Ils savent attirer ceux-ci dans des enceintes préparées à l'avance pour les recevoir, garder à vue les prisonniers, les empêcher de se débarrasser de leurs entraves et les conduire jusqu'à l'établissement du maître, où l'*éducation* des nouveaux venus, qui du reste n'est pas longue, reste confiée aux mêmes agents et aux mêmes soins; tant l'instinct de sociabilité est un sentiment universel! Tant l'*éducation* fait converger vers l'homme tous les êtres animés, et l'homme lui-même vers un état de perfection qu'il n'atteindra jamais sans doute, mais dont il se rapprochera de plus en plus!

Sans insister davantage sur un sujet qui a été plus complétement développé à l'article DOMESTICATION, nous devons nous borner à constater que les instincts les plus pervers peuvent se corriger par le régime, par l'appât du bien-être et par une *éducation* vigilante. Nous allons voir si les mêmes procédés appliqués à l'espèce humaine n'ont pas engendré cette autre sorte de domestication que, dans un langage plus relevé, nous appelons la civilisation. Dans cette étude impartiale, et même désintéressée, si nous osons nous exprimer ainsi, nous ne sommes guidé ni par un mépris dédaigneux, ni par une admiration exagérée pour les œuvres humaines. Nous n'appartenons ni à cette classe de misanthropes ascétiques qui ne voient dans le globe terrestre qu'une misérable vallée de larmes, ni au troupeau des oies de Montaigne, qui se croyaient les reines du monde entier. Des richesses qui constituent le fonds commun de l'humanité, les plus précieuses, à nos yeux, ce sont les vérités morales, et nous voulons savoir quelle part peut en revendiquer l'homme comme son œuvre propre, quelle est, en d'autres termes, la part de l'*éducation;* c'est le fond même de notre sujet. Or nous sommes amenés tout d'abord à nous poser trois questions. Les notions morales ont-elles continuellement dégénéré depuis l'âge d'or des poëtes ou le paradis terrestre des traditions bibliques jusqu'à nos jours? Ou bien a-t-il existé de tout temps une morale universelle dont les principes invariables et innés se retrouvent partout, dans tous les temps et chez toutes les races, au fond de toutes les consciences? Ou enfin la morale, comme tous les produits de nos facultés, ne suivrait-elle pas une loi de développement progressif depuis l'enfance des sociétés jusqu'à leur âge mûr, ainsi que le soutiennent les partisans de la philosophie positive, opinion qui attribuerait la plus large part possible à l'*éducation?*

A défaut de l'observation des faits, qui la repousse absolument, la croyance à une déchéance morale invoque l'autorité d'une tradition qui remonterait au delà des temps historiques. Nous laissons cette croyance dans les nuages où elle est née. La seconde opinion, celle d'une morale invariable et innée, ne se réclame pas d'une si haute antiquité; elle apparaît seulement au berceau de la philosophie, et, bien qu'elle reçoive chaque jour les démentis les plus nets, elle est encore généralement professée en Europe par toute la philosophie officielle. La troisième enfin, c'est-à-dire la conception d'une morale progressive, ne date que d'hier; mais elle a pour elle ce qui constitue toute science véritable : les faits, l'analyse et l'induction. C'est à ce dernier système que nous nous attachons de préférence, comme pouvant seul rendre compte des anomalies apparentes que présente la marche de l'humanité. Au surplus, la solution de ces questions si graves, si ardues et si souvent agitées, ne peut se trouver que dans le rapprochement des notions morales admises dans tous les groupes de l'espèce humaine, depuis les plus arriérés jusqu'aux plus avancés. Et s'il y a décadence, stabilité ou progrès, nous le verrons bien.

Mais d'abord qu'est-ce que l'homme? *Une intelligence servie par des organes*, nous dit pompeusement M. de Bonald : définition qui, pour être devenue célèbre, n'en est pas plus exacte, puisqu'elle manque d'une qualité essentielle à toute bonne définition et qu'elle n'est nullement limitative. Les animaux ne sont-ils pas aussi des êtres organisés, et sont-ils absolument dépourvus d'intelligence? Chacun sait le contraire; chacun peut dire de son chien qu'il est aussi, dans une certaine mesure, *une intelligence servie par des organes.* La définition de M. de Bonald pèche donc en ce qu'elle pourrait s'appliquer non-seulement à l'homme, mais à tout le règne animal. L'homme moral serait mieux défini ainsi : une *conscience organisée*, et ajoutons bien vite : une conscience *progressive*. Si ensuite nous passons de l'abstrait au concret et que nous distinguions dans l'homme deux états très-différents, nous nous demanderons : Qu'est-ce que l'homme avant toute *éducation?* Une brute. Et après? Un être parfait? un dieu? Non : nous ne donnerons pas un tel vol à son orgueil et à son ambition, mais nous dirons simplement : un être destiné à s'élever de plus en plus au-dessus de sa condition première dans les voies de la moralité.

L'échelle n'est pas facile à graduer, nous le savons; nous n'en connaissons pas même les premiers degrés. L'histoire a fait justice des noblesses de famille. Les sciences naturelles ne traitent guère mieux notre noblesse de race. Les recherches physiologiques de Darwin, de Vogt et de toute l'école moderne sont impitoyables pour notre amour-propre. Si nous ne descendons ni des orangs, ni des gorilles, ni des chimpanzés, tout au moins provenons-nous d'une souche primitive moins parfaite que l'homme, de telle façon que le sauvage même serait déjà le produit d'une longue et lente élaboration. Ensuite l'état sauvage présente bien des degrés; puis il n'est pas facile de préciser exactement où commence la civilisation ni d'en distinguer nettement les nombreuses nuances. Pour établir une comparaison, il faudrait, d'une part, étudier les faits moraux tels qu'ils se présentent aujourd'hui dans les différents groupes de l'espèce humaine disséminés sur la surface du globe, puis remonter de l'état actuel des peuples jusqu'à leur origine la plus reculée, en s'aidant même, tout en les passant au crible d'une sage critique, des traditions populaires, des légendes fabuleuses et des mythes religieux, éléments douteux qui satisferaient peu aux exigences d'une science positive. Mais sans remonter si haut, supposons qu'un observateur parte d'un des ports de l'Europe, qu'il aille visiter toutes les populations connues jusqu'aux tribus sauvages qui se rapprochent le plus de la brute, et qu'au retour de ses voyages, poussé par le même esprit d'investigation, il remonte le courant de l'histoire jusqu'aux époques de la barbarie, jusqu'aux temps fabuleux : eh bien, il aura assisté deux fois au même spectacle. Toutes les transitions sociales qu'il aura pu observer en parcourant l'espace, il les retrouvera sans peine en remontant la chaîne des temps. Il verra partout de petites tribus errantes, clairsemées et misérables, vivant de chasse et de pêche, passer de cet état à la vie pastorale, agricole et industrielle; il verra les habitudes féroces s'adoucir et les mœurs s'épurer à mesure qu'augmentent les moyens d'existence, les sources du bien-être et la sécurité.

Nous avons dû exposer d'abord ces considérations préliminaires, afin de démontrer historiquement et scientifiquement la puissance de l'*éducation*. Maintenant nous allons la voir à l'œuvre et la suivre dans ses admirables développements.

De tous les besoins de l'homme, le plus impérieux comme le plus immédiat, c'est l'alimentation. L'instinct de conservation ne se raisonne pas et ne raisonne pas. Mettez aux prises avec la faim, dans une ville assiégée, sur une plage déserte ou sur le radeau de la Méduse, des hommes civilisés, aux mœurs douces, telles que les développe une *éducation* convenable : après quelques jours de souffrances héroïquement supportées, tous les sentiments nobles s'évanouiront, la brute seule apparaîtra dans toute sa hideur; les affamés s'entre-dévoreront. C'est donc par la satisfaction du premier besoin de l'homme qu'a commencé son *éducation*. On le remarque facilement, du reste, dans les contrées déshéritées où règne encore le cannibalisme; on le voit perdre de sa férocité à mesure que s'augmentent les moyens de subsistance. C'est par l'appât du bien-être que nous avons séduit plutôt que dompté les animaux. C'est le bien-être seul qui étendra les conquêtes de la civilisation. Ainsi en fut-il dans les âges antiques. Le Thoth des Egyptiens, l'Hermès des Grecs, c'est-à-dire les premiers qui forgèrent une barre de fer ou creusèrent un sillon dans la terre en y jetant une graine, furent les premiers éducateurs des peuples. La légende est ici d'accord avec l'observation.

Après le pain, comme dit l'Ecriture, vient la parole de Dieu. L'homme physique satisfait, l'homme moral se révèle. C'est l'instinct de sociabilité qui s'éveille. L'expansion de la famille a formé la tribu, et les tribus, en s'agrégeant, constituent la nation. Plus les rapports se multiplient, plus les règlements deviennent nécessaires. Et ces règlements, qui les fera? qui leur donnera vigueur? Ce sont les plus autorisés, les pères de famille, les chefs de tribu, les savants, les mages, les sages. De l'inégalité des facultés et de la diversité des aptitudes sont nées les premières distinctions sociales. Parmi ces hommes nés égaux en droits, mais inégaux en puissance, ceux qui, avec plus de loisirs ou plus de pénétration que d'autres, ont pu se livrer à l'étude des phénomènes de la nature, sont devenus supérieurs à leurs semblables, et ils leur donnent des lois. Mais pour contenir des êtres grossiers la force coercitive, la force d'un seul contre tous ne suffit pas; comment y supplée-t-on? Par l'*éducation*.

De quelle nature sera cette *éducation* primitive? Il n'est pas difficile de l'imaginer : elle sera tout juste en rapport avec les vagues notions de justice qu'on a pu percevoir jusqu'alors, et surtout conforme au but proposé. Le but, c'est la soumission à des lois indiscutables. Le ressort, c'est la crainte des châtiments Toute *éducation* rudimentaire commence ainsi, et pour rendre tout à la fois plus respectable et plus redoutable aux peuples l'autorité qu'on exerce sur eux, on en dérobe la source à leurs regards et on la place au ciel, c'est-à-dire dans l'intangible et l'invisible. Ce n'est plus le maître qui parle, c'est un Dieu, Brahma, Elohim ou Jéhovah, qui s'exprime par sa bouche. Voilà l'*éducation* religieuse. Elle a pris les sociétés à leur berceau, elle les a élevées, et depuis six mille ans elle n'a jamais abdiqué la prétention de les conduire. Malgré les pessimistes qui nous prédisent la fin prochaine de toutes choses, le monde n'est pas encore bien vieux, puisqu'il n'a pas oublié les contes de sa nourrice et qu'il se laisse encore mener comme un enfant à la lisière. Le monde entre à peine dans sa période de jeunesse, et il commence seulement à réclamer une nourriture plus forte que les rêveries dont on l'a bercé.

Dans la haute antiquité, l'*éducation* devait être nécessairement et exclusivement religieuse, puisque la théocratie dominait la société tout entière. Le programme n'en était pas très-étendu : la crainte des dieux, le respect de leurs interprètes et la soumission au despote en constituaient le fonds. Toute connaissance positive était formellement interdite au vulgaire Deux classes d'hommes se perpétuaient ainsi dans la suite des temps : d'une part, les prêtres et leurs initiés; de l'autre, le troupeau humain; les premiers jaloux de leur savoir auquel étaient attachées de grandes prérogatives; l'autre résigné et ne soupçonnant pas de destinée plus haute. D'où vint le progrès? De trois causes principales : des migrations des peuples, du commerce et de la conquête.

Toutes les contrées du globe n'étaient pas également favorisées par la nature. Dans les moins fertiles, les famines étaient fréquentes, et la faim chassa vers les riches vallées le trop-plein des populations. C'est sous son impulsion que le petit peuple hébreu se réfugia en Egypte, où il trouva une civilisation depuis longtemps florissante. L'esclavage qu'il prétend y avoir subi ne devait pas être bien dur, puisqu'il l'a regretté. Le despotisme des maîtres ne devait pas être bien ombrageux, puisqu'ils ont laissé les esclaves prendre la fuite, en emportant jusqu'à leurs vases d'or. De leur séjour en Egypte, les descendants de Jacob rapportèrent des fruits précieux, d'abord quelques connaissances positives en agriculture et en industrie, puis une législation. La fable du Sinaï n'est, comme chacun sait, qu'une habile mise en scène imaginée pour frapper l'esprit d'un peuple superstitieux. Le vrai Sinaï était à Memphis. C'est là, dans le sanctuaire même des prêtres d'Egypte, que Moïse, initié à une partie de leurs mystères, avait puisé sa législation : code admirable pour l'époque et tout à fait approprié, par sa rigueur surtout, aux mœurs de ses incorrigibles justiciables.

Le commerce, né du besoin des échanges, crée la richesse, et la richesse apporte des loisirs favorables à la méditation. Pour être exercé avec fruit, le commerce exige d'ailleurs l'observation des faits, l'étude des choses utiles, la connaissance des hommes, et il met en jeu toutes les facultés de l'âme. En se jetant dans cette voie, le génie de l'homme s'éloigna d'autant de la superstition. Il est un fait remarquable : c'est que les peuples à grand commerce ont presque toujours été les peuples les plus libres. Le négoce est un puissant instrument de progrès. Ce ne sont pas seulement des ballots de marchandises que l'on échange, mais des idées. Les Grecs étaient d'habiles commerçants. Les premiers philosophes de l'Hellade qui pénétrèrent en Egypte n'y avaient pas été attirés exclusivement par le besoin d'étudier les mystères d'Isis; c'est en se livrant au commerce qu'ils commencèrent leur propre *éducation*.

La conquête vint en troisième lieu modifier les rapports des peuples et leur donner une nouvelle *éducation*. Nous sommes loin, certainement, de professer une admiration sans bornes pour les exploits de la force brutale. Les invasions à main armée, les massacres, les brigandages et la démoralisation qu'elles entraînent ne peuvent inspirer qu'horreur au moraliste; cependant, pour être juste, il est impossible de ne pas convenir que la conquête a souvent laissé sur ses traces des semences de civilisation. Quand deux peuples se heurtent sur un champ de bataille, les chances de succès sont, toutes autres choses égales d'ailleurs, pour le plus policé des deux, et il est impossible que le vaincu ne reçoive pas de la main du vainqueur quelque bienfait, à titre d'adoucissement à la rigueur de son sort. Le plus beau traité de paix dont l'histoire ait parlé, dit Montesquieu, est celui que Gélon fit avec les Carthaginois. Il voulut qu'ils abolissent la coutume d'immoler leurs enfants. Chose admirable! après avoir égorgé trois cent mille Carthaginois, il exigeait une condition qui n'était utile qu'à eux, ou plutôt il stipulait pour le genre humain. Les Bactriens faisaient manger leurs pères vieux par de grands chiens : Alexandre le leur défendit, et ce fut un triomphe qu'il remporta sur la superstition. César nous apprend que les Vascons étaient encore anthropophages de son temps; c'est au contact de la civilisation romaine que ces mœurs sanguinaires et celles des autres Gaulois se sont adoucies. Rome, au surplus, stipulait dans tous ses traités en faveur des lois de l'humanité, et ses conquêtes, comme celles d'Alexandre, avaient souvent pour les peuples vaincus un côté utile, puisqu'elles leur préparaient une *éducation* supérieure, des notions de justice plus élevées et une meilleure législation.

Il n'est pas jusqu'au fruit le plus déplorable de la conquête, l'esclavage, qui, sans porter en soi une justification pleine et entière, ne soit un progrès sur l'état antérieur. On avait commencé par tuer tous les vaincus, et même par les manger. Le vainqueur finit par trouver plus économique de les épargner et de les employer aux travaux pénibles, afin de s'y soustraire lui-même. Peu à peu l'esclavage devint une institution généralement acceptée. Les vaincus échappés au carnage devenaient la propriété des vainqueurs, et trop souvent, il faut le dire, les guerres n'étaient entreprises qu'en vue de ce triste butin. Des marchands d'esclaves suivaient de près les combattants jusque dans les contrées les plus éloignées, et l'espèce humaine, comme dit Heeren, était l'objet d'échange et de commerce le plus ordinaire de l'antiquité. Voilà où en étaient, sous l'influence exclusive de l'*éducation* religieuse, les idées de justice dans ces temps malheureux. Toutefois, à côté du mal, notons le bien. Le progrès nous arrive souvent par des voies indirectes. En créant des loisirs aux hommes libres, l'esclavage fut pour quelque chose dans la naissance de la philosophie; puis, et bien que le fait surprenne au premier abord, l'esclavage adoucit le sort des femmes. Avant qu'elle eût des esclaves à ses ordres, la femme était esclave elle-même. N'est-elle pas encore aujourd'hui la bête de somme du sauvage, bien plus, de nos paysans mêmes? Affranchie des occupations pénibles, accablantes, qui la flétrissaient physiquement et moralement, la femme conserve sa fraîcheur, acquiert de la grâce, développe son intelligence et donne essor à ses penchants affectueux, surtout à la tendresse maternelle; tout ce qui fait le charme et l'attribut de son sexe peut désormais s'épanouir en liberté; désormais elle n'occupe plus le dernier rang au foyer domestique : près d'elle existe un inférieur; elle a le droit de commander à quelqu'un, et cette nouvelle position la relève à ses propres yeux ainsi qu'aux yeux de tout ce qui l'entoure. C'est toute une révolution dans son existence. Enfin les liens de la famille sont resserrés par l'introduction d'un étranger dans son sein. On est obligé de se respecter devant lui, par rapport à lui. Oui, répétons, si triste qu'elle soit, cette vérité incontestable : l'institution de l'esclavage, qui résume la première évolution de l'humanité, fut un progrès sur l'état antérieur, et de là date pour elle sa seconde *éducation*.

Les choses en étaient là vers le VIe siècle avant l'ère chrétienne. Depuis lors, la marche de l'*éducation* générale des peuples se poursuit à travers trois grandes périodes, savoir : l'esclavage, le servage et la liberté. Les deux premières périodes durent chacune environ douze cents ans; la troisième commence à peine. Trois forces distinctes, la puissance publique, la foi religieuse et la libre pensée donnent l'impulsion. Rarement ces forces agissent dans le même sens; très-souvent les deux premières se réunissent contre la troisième ou se combattent entre elles. De là des tiraillements qui durent encore. La direction, la résultante de ces trois forces s'est traduite dans les faits historiques. Nous allons, en appliquant à ce problème la méthode rigoureuse des sciences exactes, faire à chacune sa part dans le bien obtenu.

C'est la Grèce, le foyer même des lumières dans l'antiquité, que nous choisissons pour premier champ d'examen. Il n'est branche des connaissances humaines, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique, politique, morale, *éducation*, éloquence, beaux-arts, qui n'y ait été cultivée avec gloire et succès. Passons sur la nature variée et mobile des institutions de la Grèce qui ne sont pas de notre sujet. Voyons la direction imprimée à